

Le Pongo, l'idiot et le cagot. Quelques remarques sur la définition de l'Autre

Jackie Pigeaud

Volume 32, numéro 1-2, printemps 2000

La tolérance

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/501270ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/501270ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (imprimé)

1708-9069 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Pigeaud, J. (2000). Le Pongo, l'idiot et le cagot. Quelques remarques sur la définition de l'Autre. *Études littéraires*, 32(1-2), 243-262.
<https://doi.org/10.7202/501270ar>

Résumé de l'article

La question ici traitée concerne finalement la définition de la limite de l'humain ; c'est-à-dire la question de l'Autre. C'est le même problème, qu'il s'agisse de l'homme sylvestre (le Pongo), de l'idiot ou du cagot. Ces questions qui restent ouvertes encore au XVII^e siècle vont peu à peu se retrouver dans l'univers des débuts de la psychiatrie. La question de l'enfant sauvage de l'Aveyron, celle de l'idiot du Valais, celle du cagot se trouvent comme problèmes chez Pinel ou Esquirol. Nous avons pensé qu'il s'agissait bien là de questions qui pouvaient s'intégrer à la problématique de la tolérance.



LE PONGO, L'IDIOT ET LE CAGOT

QUELQUES REMARQUES SUR LA DÉFINITION DE L'AUTRE

Jackie Pigeaud

■ On a beaucoup écrit sur le *mythe* de la libération des folles, et sur son exploitation par Pinel lui-même et par son fils, Scipion Pinel. Ce n'est pas là mon sujet. Ce qui m'intéresse, c'est la question de l'Autre, la place de l'Autre, la définition de l'Autre, essentielle justement quand il s'agit d'aliénation.

On sait que, dans son *Traité de l'aliénation mentale*, Pinel introduit la *passion* dans l'étiologie de l'aliénation, sortant ainsi la folie de son origine résolument organique et viscérale. Le résultat de l'opération de Pinel est de réinstaurer le malade comme être participant à la raison, et de lui redonner son rôle dans le dialogue, à l'intérieur de ce qu'on peut appeler la stratégie du traitement moral (Castel). On se souvient de la phrase de Hegel :

[...] avoir découvert ce reste de raison dans les aliénés et dans les maniaques, l'y avoir découvert comme contenant le principe de leur guérison, et avoir dirigé leur traitement d'après ce principe, c'est là un titre qui appartient surtout à Pinel, dont l'écrit sur cette matière doit être considéré comme le meilleur qu'on possède (cité par Swain, p. 40) ¹.

Ce n'est pas le *fou* qui m'intéresse ici. C'est celui qui est en quelque sorte abandonné par Pinel, livré définitivement à l'organique, parce qu'il pose d'une façon différente la question de l'Autre, avec la menace de l'exclusion. Je veux parler de l'*idiot*. La question de sa définition, de son abandon, de sa relégation dans un coin obscur de notre mémoire, ou à un horizon plus ou moins clair de notre conscience, est très importante et très complexe, comme je vais essayer de le montrer. Elle concerne la *distance avec l'Autre* et la mesure de cette distance, que nous pouvons bien appeler la question de la tolérance.

Dans la classification très heureusement simplifiée, par rapport à sa *Nosographie philosophique*, que présente son *Traité médico-philosophique sur l'aliénation mentale*

1 Hegel, *Encyclopédie des sciences philosophiques*, t. 3, *Philosophie de l'esprit*.

ou la Manie, Pinel propose, comme principe de classification, l'oblitération progressive de la raison. À la limite on posera donc l'idiot, à qui ne peuvent convenir que la contrainte et le médicament, non la parole.

La définition, la limite, la clôture, la sanction, l'exclusion

Dans le diagnostic de l'*idiotisme*, selon le vocabulaire de Pinel, intervient la sanction *esthétique*. Audran² (Pigeaud, 1995, p. 302-303), Winckelmann et Camper, sont les références de Pinel³.

Camper, dans ses recherches sur la différence des traits du visage, a dû porter toute son attention sur ce qu'il appelle la ligne faciale, pour bien saisir les traits caractéristiques et constants de la face des divers peuples de la terre [...] (Pinel, [1800], p. 115)

En fait le critère esthétique sert de critère anthropologique, à la fois racial et raciste. La mesure de l'angle facial établit en effet un critère de valeur entre les races, depuis le visage de la statuaire grecque, jusqu'à l'orang-outang.

L'influence de Winckelmann sur Camper est patente :

Après avoir conçu le plan de cette dissertation en 1768, écrit Camper, il me tomba sous la main l'excellent ouvrage de Winckelmann, intitulé *Réflexions sur l'imitation des artistes grecs dans la peinture et la sculpture*, et, quelques temps après, j'eus l'occasion de lire son *Trattato preliminare dell'arte dell disegno degli antichi popoli*, qui est à la tête de ses *Monumenti antichi inediti* (Camper, 1792, p. 77).

Quelquefois la beauté n'est à nos yeux qu'un certain rapport symétrique, qu'une proportion convenable des parties entre elles. Il n'y a personne qui nie que les têtes de l'Apollon du Belvédère, de la Vénus Médicis, et du Laocoon ne soient belles. Ils sont plus beaux que nous⁴ : « Le beau des ouvrages antiques n'a donc pas été pris dans la nature, mais est purement idéal, ainsi que le remarque Winckelmann » (*ibid.*, p. 93).

2 Girard Audran, *les Proportions du corps humain mesurées sur les plus belles figures de l'Antiquité*.

3 Sur Winckelmann et Pinel, voir mon livre *l'Art et le vivant*. Pierre Camper est cité par Pinel, [1800], p. 115, qui renvoie à la *Dissertation physique sur les différences que présentent les traits du visage* [...], Utrecht, 1791 (trad. de D. B. Quatremère de Quincy) (Pinel, [1800], p. 117, note).

4 À quoi attribuer cette différence ?, continue Camper : « Je répondrai qu'elle vient peut-être de ce que les yeux des figures antiques se trouvent placés *exactement au milieu de la tête*, ce qui n'a jamais lieu chez nous ». On ajoutera l'influence de Longin (ch. 3, p. 73) : *De la beauté et particulièrement celle de la tête*. Longin est celui qui a le mieux réussi à définir la beauté. « Il a parlé d'une manière fort méthodique de ce qui concerne le Beau et le Sublime, et ses préceptes sont développés par des exemples aussi lumineux que transparents ». Il renvoie à Crousaz, Hutchinson, le P. André (Camper, 1792, p. 74). Pierre Camper parle ensuite de l'admirable *Traité du sublime* de Burke :

- « Il faut prendre les proportions d'après plusieurs milliers d'individus ; on doit suivre l'exemple de Zeuxis ; il est nécessaire de faire un choix de ce qu'on peut trouver de plus beau dans un nombre infini d'hommes, pour parvenir, par ce moyen, aux proportions les plus élégantes et aux plus beaux ensembles » (*ibid.*, p. 89).

- « Il est certain que la nature ne produit pas de pareilles têtes ; et je suis persuadé que les Grecs n'en ont jamais trouvé de semblables dans les individus de leur nation » (*ibid.*, p. 92).

Il n'y a pas de doute. Aussi douloureux que cela puisse être pour le philologue classique, il lui faut bien convenir que l'idéal grec, tel qu'il s'est élaboré à la fin du XVIII^e siècle, a servi à constituer une norme raciale et raciste qui nous est insupportable.

Cette théorie esthétique fonctionne aussi, comme on le voit chez Pinel, pour délimiter et donc définir l'*idiot*. Le critère de la *beauté* n'est pas opérant pour la *folie* dont l'origine est de l'ordre de la passion. On peut être maniaque *et* beau. Ce n'est pas le cas pour l'*idiot* originaire. Le raisonnement nous conduit alors à quelque chose de très complexe, qui mélange le beau, — dans une vision particulière de l'art —, le pathologique, et l'anthropologique. C'est le jeu de ces trois plans que je veux étudier brièvement.

La limite humaine

Pinel écrit :

Au premier aspect de cet aliéné idiot rien ne frappe autant que l'extrême disproportion de l'étendue de la face comparée avec la petitesse du crâne, mais rien d'animé dans les traits de la physionomie, rien qui ne retrace l'image de la stupidité la plus absolue ; disproportion extrême entre la hauteur de la tête et la stature entière [...]. Cet être *équivoque* qui semble placé par la nature *aux derniers confins de la race humaine* pour les qualités physiques et morales, est fils d'un fermier, et a été conduit dans l'hospice des aliénés de Bicêtre depuis environ deux années [...] (Pinel, [1800], p. 127 ; je souligne?)

L'idiotisme⁵

Or le quart des insensés soignés à Bicêtre, dit Pinel, sont des idiots⁶.

L'origine peut être une « commotion profonde » chez certaines personnes « douées d'une sensibilité extrême » (*ibid.*, p. 168)⁷.

Mais on passe tout de suite à ce que j'ai appelé « l'anthropologique », aux crétins de la Suisse (*ibid.*, p. 171)⁸. « Réduits à une sorte de végétation et d'existence automatique, ils parviennent sans trouble à une extrême vieillesse » (*ibid.*, p. 174).

Il s'agit bien d'exclusion

Pinel renvoie à Fodéré, l'un des fondateurs de la médecine légale, qui publie en l'an VII *les Lois éclairées par les sciences physiques* ou *Traité de médecine légale et d'hygiène publique*, en trois volumes. À propos des *maladies du sensorium*, Fodéré écrit :

L'individu ainsi organisé est appelé stupide. Il y a divers degrés de stupidité, depuis celui qui est au-dessous de l'instinct de la brute, et qui caractérise le crétin parfait de certaines vallées, dont j'ai donné l'histoire ailleurs, jusqu'à l'homme qui a un degré d'intelligence supérieur à l'instinct des animaux. *L'homme ainsi*

5 « Caractère spécifique de l'idiotisme : oblitération plus ou moins absolue des fonctions de l'entendement et des affections du cœur ; quelquefois rêvasserie douce avec des sons à demi articulés ; d'autre fois taciturnité et perte de la parole, par le défaut d'idée. Certains idiots sont très doux ; d'autres sont sujets à des quintes très vives et très emportées » (Pinel, [1800], p. 174).

6 « Il est malheureux que l'espèce d'aliénation en général la plus incurable soit la plus fréquente dans les hospices ; elle forme à Bicêtre le quart du nombre total des insensés [...] » (Pinel, [1800], p. 169).

7 Cela semble annoncer ce que dira plus tard Moreau de Tours.

8 Pinel renvoie au *Traité du goître et du crétinisme*, par François Emmanuel Fodéré, An VIII (*op. cit.*, p. 171, note 1).

constitué est naturellement exclu de l'ordre social ; son exclusion ne laisse aucun doute, car il n'a pas une maladie, mais est rangé parmi les monstres de naissance (Fodéré, [1798], vol. I, p. 76 ; je souligne?).

Dans la première édition de la *Nosographie philosophique* de Pinel, il n'est pas question de l'*idiot*⁹. Ce sera pour les éditions postérieures¹⁰.

Les idiots, écrit alors Pinel, forment une espèce très nombreuse dans les hospices, et leur état tient souvent aux suites d'un traitement trop actif qu'ils ont subi ailleurs. Ceux qui le sont d'origine, ont quelquefois un vice de conformation dans le crâne. J'en ai décrit, dans mon *Traité sur la Manie*, deux exemples remarquables (Pinel, 1807, t. 3, p. 128)¹¹.

L'idiotisme originaire est presque toujours incurable, d'après les remarques les plus assidues que j'ai faites à l'hospice de la Salpêtrière, ou du moins il paraît trop peu susceptible d'un changement favorable, écrit Pinel (*ibid.*, t. 3, p. 133)¹².

Esquirol

Le texte central, essentiel, à propos de cette question de l'idiot, est évidemment celui d'Esquirol, l'élève de Pinel, repris dans ses *Œuvres* en 1838 (Esquirol, t. 2, p. 283 sq.). C'est d'ailleurs Esquirol qui introduit le terme d'*idiotie*, comme concept médical, remplaçant celui, trop vague et littéraire, d'*idiotisme*.

Esquirol établit une nuance entre les *imbéciles* et les *idiots* :

Les imbéciles ont donc de la sensibilité, quelqu'intelligence, un peu de mémoire, ils comprennent ce qu'on leur dit, ont l'usage de la parole et s'ils sont muets, ils s'expriment par des signes [...] (*ibid.*, t. 2, p. 303 sq.).

La deuxième espèce est l'*idiotie*.

Nous voilà arrivés aux derniers termes de la dégradation humaine : ici les facultés intellectuelles et morales sont presque nulles, non qu'elles aient été détruites, mais parce qu'elles n'ont jamais pu se développer [...]. L'instinct domine toutes les facultés ; la parole n'existe même pas (*ibid.*, t. 2, p. 304)¹³.

Et puis on lit cette phrase à première vue surprenante :

On a classé parmi les idiots, les crétins, les cagots et même les albinos.

Le crétinisme est une variété remarquable de l'idiotie. Les crétins sont les idiots des montagnes, quoiqu'il s'en rencontre quelquefois dans les plaines (*ibid.*, t. 2, p. 352)¹⁴.

9 Paris, Crapelet, 2 vol., An VI-VII [1798].

10 Je cite la troisième édition, Paris, Brosson, 1807, t. 3, p. 126 sq.

11 En fait, Pinel reprend l'essentiel de ce qu'il dit dans son *Traité médico-philosophique sur l'aliénation mentale* de 1800.

12 On se reportera aussi à Pinel, 1809, p. 464 sq.

13 Plus loin Esquirol ajoute : « Pinel a appliqué les calculs de la géométrie à l'appréciation de la capacité des crânes [...] » (t. 2, p. 344). « Camper qui, au reste, n'a cherché dans la ligne faciale qu'un caractère de beauté de la face, fixe à 90° le terme extrême de la ligne faciale [...] ».

14 Étymologie : *chrétien* ? *Crétine* « qui dans le vieux langage veut dire *alluvion* » (Esquirol, t. 2, p. 352). Esquirol donne toute une bibliographie (Saussure, Clayton, Cox, Fodéré), dans laquelle il y a de Paw (qu'il appelle Paw) et ses recherches « sur les Américains ». « Paw, dans ses recherches sur les Américains, dit avoir observé beaucoup de crétins et des albinos dans l'isthme de Panama » (*ibid.*, t. 2, p. 353).

Le crétin est comme l'idiot. Les crétins se distinguent cependant des idiots, « parce qu'ils naissent ordinairement dans les gorges des montagnes et au milieu de circonstances locales et matérielles qui ne se rencontrent point ailleurs [...] » (*ibid.*, t. 2, p. 353)¹⁵.

Mais que viennent faire les *albinos* et les *cagots* ?

« On appelle *albinos*, des individus qui, accidentellement et par suite d'une maladie ordinairement congénitale, ont la peau d'un blanc laiteux, des cheveux et des poils d'un blanc éclatant et les yeux rosés » (*ibid.*, t. 2, p. 366).

Nyctalopie et idiotie concourent souvent. « Là où l'on rencontre des albinos se trouvent aussi des goîtreux et des idiots » (*ibid.*, t. 2, p. 367).

*Les albinos ne sont point une race d'homme comme on l'a prétendu [...]. La naissance d'un albinos est un accident. Il naît de parents noirs, olivâtres, ou cuivrés, dans la zone torride ; parmi nous il naît de parents blancs ordinaires [...]. Les albinos se reproduisent-ils ? C'est ce qu'on ignore [...]. Les kakrelaks d'Asie passent pour féconds (idem)*¹⁶.

Et les *cagots*. « On appelle *cagots*, une race d'homme qui, plongée dans la plus profonde misère, poursuivie par le mépris, l'injure et l'avilissement, se trouve dispersée le long de l'Océan, depuis le nord jusqu'au midi de la France » (*ibid.*, t. 2, p. 370).

L'auteur de référence est Louis-François-Élisabeth Ramond de Carbonnières, pour son *Voyage aux Pyrénées* (*ibid.*, t. 2, p. 353, note 2), que cite bien entendu Esquirol.

Dans les solitudes de la petite Bretagne, dit Ramond, on les voit dès les temps les plus reculés, traités avec barbarie. À peine leur permet-on, dans un âge plus civilisé, de vaquer aux professions de cordonniers et de tonneliers. Le parlement de Rennes est obligé d'intervenir pour leur faire accorder la sépulture. On les trouve alors désignés sous le nom de *cacous* et de *cagneux*, et les ducs de Bretagne avaient ordonné qu'ils ne paraîtraient point sans une marque distinctive. Vers l'Aunis, on retrouve leurs pareils, cachés dans l'île de Maillezais. La Rochelle est peuplée de *coliberts* ou esclaves. Ils reparaissent sous le nom de *cabets* en Guienne et en Gascogne, réfugiés dans les marais, les lagunes et les landes longtemps inhabitables de ces contrées. Dans les deux Navarres, ils s'appellent quelquefois *caffos* [...]. On les découvre enfin, dans les montagnes du Béarn, de la Bigorre, des quatre vallées et du comté de Comminges. Là ce sont ces *cagots* ou *capots* que, dans le onzième siècle, je vois donner, léguer et vendre comme esclaves, réputés ici comme partout, ladres et infects, n'entrant à l'église que par une petite porte séparée et y trouvant leur bénitier particulier et leur siège à part [...] auxquels l'ancien *For* de Béarn croyait faire grâce en prenant 7 témoins d'entre eux pour valoir un témoignage ; qui furent en 1460 l'objet d'une réclamation des États du Béarn, voulant qu'il leur fût défendu de marcher nu-pieds dans les rues pour l'infection, et qu'ils portassent sur leurs habits leur ancienne marque distinctive, le pied d'oie ou de canard (*ibid.*, t. 2, p. 370-371).

Esquirol :

Les cagots étaient voués de temps immémorial au malheur, à la misère, à l'ignominie, aux infirmités. Infâmes et maudits, rejetés de la population, relégués dans des lieux écartés, ne pouvant s'allier avec les

15 Esquirol cite Reil (Esquirol, t. 2, p. 359) : « ces deux grands maîtres — Pinel et Reil [...] ». Hippocrate est là aussi (*ibid.*, t. 2, p. 361).

16 « *Les albinos étaient connus des anciens : on lit dans les fragments de Ctésias [...]* » (Esquirol, t. 2, p. 367). Pline est cité en page 368.

autres habitants, ni exercer d'autres métiers que ceux de bûcheron ou de charpentier, obligés de marcher les premiers aux incendies [...] (Esquirol, t. 2, p. 371)¹⁷.

Ramond a fait une savante dissertation sur « l'origine de cette race d'hommes, qui présentait les mêmes caractères physiques et le même abrutissement intellectuel et moral dans les différentes provinces » (*ibid.*, t. 2, p. 372).

Les hypothèses sont nombreuses, ramassées par Ramond : sont-ce des « restes d'anciens peuples qui se sont rués successivement sur la Gaule ? Sont-ce des Sarrazins, débris échappés au fer de Charles Martel ? Sont-ce enfin des lépreux bannis de la société... ? » (*idem*).

Reste à expliquer comment ils ont duré.

Au reste, depuis le commencement du siècle dernier, les préjugés ayant cessé de poursuivre ces malheureux, le médecin Noguès¹⁸ ayant élevé la voix en leur faveur et déclaré qu'ils étaient des hommes forts, robustes et intelligents, *l'autorité des parlements ayant mis un terme à leur état d'idiotisme, on ne retrouve presque plus de cagots, et si j'en ai parlé ici, ce n'est que pour mémoire, comme preuve des déplorables effets de la misère, du mépris et de l'ignorance sur l'intelligence humaine* (Esquirol, t. 2, p. 373).

En fait l'attitude d'Esquirol est assez ambiguë. Elle est très en deçà, par exemple, du court article de Virey¹⁹, dans le *Dictionnaire des sciences médicales* de Panckoucke (Panckoucke, t. 3, p. 436-439), qui fait du délabrement physique et intellectuel des *cagots* (ou quel que soit leur nom²⁰), la conséquence de leur exclusion. Il n'est pas étonnant, par exemple, qu'ils attrapent des maladies de peau qui les fassent ressembler à des lépreux. Et, dit Virey,

[s]i, comme le dit Homère, *le jour qui met un homme libre dans les fers, lui ôte la moitié de son esprit et de son courage*, on ne doit pas être surpris de voir ces hommes malheureux tomber dans l'abrutissement et les vices de la misère [...]. Si d'injurieux et d'absurdes préjugés ne les repoussaient pas de la société, on en obtiendrait d'utiles services ; formés à la rude école de l'adversité, endurcis aux travaux, sentant la nécessité de sortir, par des actes louables, de l'abjection où ils vivent, sans doute deviendraient-ils des hommes capables de remplir une carrière honorable dans le monde.

Pour revenir à Esquirol, son article expose à la fin quelques considérations relatives aux sauvages. *Existe-t-il des hommes sauvages ?*

Faut-il établir une différence entre les hommes sauvages, « doués des mêmes facultés », et l'homme des bois, l'idiot abandonné, trouvé par quelque chasseur, et dont on veut faire un Newton ou un Leibniz ? « [L]es savants font des livres pour prouver que

17 « Ce n'est guère que vers le milieu du siècle dernier que le parlement de Bordeaux rendit un arrêt par lequel il est fait inhibition et défense d'injurier aucun particulier prétendu descendant de la race de *Giézi*, et de les traiter d'*agots*, *cagots*, *gabets* ni *ladres* » (Esquirol, t. 2, p. 372).

18 Pierre Noguez, natif du Béarn, alla pratiquer à Saint-Domingue, puis revint à Paris, où il fut nommé démonstrateur d'histoire naturelle au Jardin du Roi.

19 Julien-Joseph Virey (1775-1846). Un des membres fondateurs de l'Académie de médecine. Auteur de *l'Histoire naturelle du genre humain*, Paris, 2 vol., 1800, de *l'Art de perfectionner l'homme*, Paris, 2 vol., 1808, etc.

20 *Cacous*, *cabets*, *caffos*, *coliberts*, etc.

c'est un sauvage, qu'il deviendra un Leibniz, un Buffon ; le médecin observateur et modeste assure que c'est un idiot ». Ce fut le jugement de Pinel sur le *Sauvage* de l'Aveyron (Esquirol, p. 374-375)²¹. Je reviendrai à ce problème.

Il faut bien dire que ce chapitre d'Esquirol fournit une accumulation d'exemples plutôt disparate et confuse. Gustave Lagneau, qui a écrit l'article sur les *cagots*, dans le *Dictionnaire* de Dechambre, voit bien l'embarras d'Esquirol.

Depuis la fin du siècle, plusieurs auteurs, entre autres Picquet [...] et Esquirol, *partageant plus ou moins la manière de voir de Ramond, qui, dans les Cagots voyait les représentants d'une race dégénérée, sujette au goître et au crétinisme, considérèrent ces malheureux comme des goitreux et des crétins.*

Lagneau s'élève contre cette opinion. En fait son article s'appuie sur le livre de Francisque-Michel, *Histoire des races maudites de la France et de l'Espagne*²².

Ce qui est fascinant, dans le *cagot*, c'est qu'il est à la fois exclu et tout proche. Il vit à côté, dans quelque hutte mais pas très loin du village. Il partage la religion des autres, mais ne peut entrer dans l'église que par une porte réservée ; il y a son bénitier réservé. Les *cagots* ont des métiers qui leur sont affectés : cordonniers, tonneliers, charpentiers, couvreurs. Le *cagot* doit se signaler par une patte d'oie ou de canard, portée à l'épaule. Et pourtant il devrait être bien repérable, puisqu'aussi bien la calomnie veut que les *cagots* répandent « une odeur infecte, surtout pendant les grandes chaleurs ; leurs oreilles sont sans lobe, comme celles des lépreux [...] » (Francisque-Michel, t. 1, p. 3).

Pourtant ce même *cagot*, décrit comme laid et stupide, peut avoir de la beauté.

Demandez, par exemple, dans le Nord, dans le centre de notre pays, écrit Francisque-Michel, et même aux portes des Pyrénées, ce que c'est que le *Cagot* de ces montagnes, et votre interlocuteur, quelqu'éclairé d'ailleurs qu'il puisse être, vous donnera, d'après Ramond, une définition qui se rapportera à un être infirme au physique comme au moral, et non à ces « hommes à taille élevée, d'une constitution sèche, musclés, à crâne bien développé, nez long et saillant, traits fortement dessinés, cheveux pressés et châtains », tels que le docteur Guyon décrit les *Cagots*. C'est donc bien à tort que l'on les confond avec les goitreux et les crétins... (*ibid.*, t. 1, p. viii).

Les institutions sont d'accord pour exclure le *cagot* ; l'Église, qui réserve la sépulture, comme l'État, qui interdit les emplois « honorables ».

Francisque-Michel parle des progrès de l'anthropologie.

Il n'est pas nécessaire [...] de justifier le choix de notre sujet : il est neuf, il est national ; il touche à l'histoire des faits, à celle des institutions et à l'anthropologie, sciences aux progrès desquelles nul n'est indifférent aujourd'hui (*ibid.*, t. 1, p. vii).

On voit que le *cagot* est exclu dans la proximité quotidienne, pour des raisons opaques. Si l'on veut chercher un peu, l'on trouve, dès les premiers livres qui le décrivent, aussi

21 Esquirol fait allusion en note 1 aux deux rapports d'Itard et aux « soins admirables » qu'il prodigua pour développer l'intelligence de cet « idiot ».

22 Francisque-Michel n'est pas un médecin. Il est docteur ès lettres, et docteur en philosophie, professeur à la Faculté des Lettres de Bordeaux.

bien chez le médecin Joubert que chez le chirurgien Ambroise Paré, les trois niveaux dont je parlais : l'esthétique, le pathologique, et l'anthropologique imbriqués.

Le *Dictionnaire de médecine* de Béchet présente deux articles : l'article « crétin » rédigé par le grand aliéniste Georget, et l'article « idiotisme » par Calmeil. En fait, la frontière est loin d'être claire. Il n'y a pas d'article sur le *cagot*.

L'article de Georget reprend Esquirol, pour une grande part ; mais si je le retiens, c'est pour l'interrogation qui le clôt :

Doit-on rapprocher des crétins ces êtres rabougris, galeux ou darteux, fort peu intelligents, connus sous les noms divers de *cagots, gabets, capots, capons, cagneux, colibets, gezitz...* qui habitent quelques contrées pauvres, incultes, telles que certains endroits de la Navarre, du Béarn, des Landes, de la Saintonge, de la Basse Bretagne, etc. ? *Les faits nous manquent pour tenter la solution de cette question* (Béchet, t. 9, p. 300)²³.

Une phrase de Calmeil trouvera un écho : « Une personne du monde, écrit-il, vivement impressionnée à la vue de quelques idiots, s'écrie : il existe des bêtes humaines ! » (*ibid.*, t. 16, p. 213).

Exclu de l'humanité, il restait, en effet, à l'idiot d'être exclu de l'animalité. C'est fait dans l'article « idiotie » du *Dictionnaire encyclopédique des sciences médicales* de Dechambre, sous la plume de Chambard, qui relève la phrase de Calmeil :

N'en déplaise à M. Calmeil [...] cette assimilation manque d'exactitude [...]. L'un [l'animal] est un animal borné dans ses opérations, mais parfait dans son genre et admirablement armé pour la concurrence vitale ; l'autre est un être non moins borné, mais de plus infirme, *manqué à tous égards* (Dechambre, t. 51, p. 519)²⁴.

Cela ne veut pas dire qu'il sera abandonné par la société, qui a, théoriquement, le devoir de le protéger et de lui appliquer, dans les asiles, le traitement hygiénique (hydrothérapie, gymnastique, promenades). « L'éducation des idiots n'aurait-elle d'autre résultat que de changer ces malades quelquefois dangereux et animés des plus mauvais instincts, en individus inoffensifs, la société aurait encore le droit et le devoir de l'entreprendre », écrit Chambard (*ibid.*, t. 51, p. 527)²⁵.

L'article « crétin », et le très long article « crétinisme », dans le *Dictionnaire* de Dechambre, sont écrits par Baillarger, ancien élève d'Esquirol, et par Krishaber. Les choses sont complexes ; je dirai simplement que le *crétinisme* est devenu exclusivement une maladie organique, « liée aux conditions extérieures de certaines contrées », et que cette endémie « n'existe pas en dehors de l'endémie du goitre [...]. L'histoire du déve-

23 Georget écrit : « Les crétins sont des idiots ou des imbéciles plus particulièrement remarquables sous deux rapports : 1° ils présentent presque toujours certaines difformités des parties extérieures, que l'on n'observe presque jamais chez les idiots ordinaires ; 2° leurs infirmités paraissent être le résultat de causes endémiques, d'influences locales et d'une nature particulière » (Béchet, t. 9, p. 294). L'article est suivi d'une bonne bibliographie, restreinte et claire.

24 C'est nous qui soulignons.

25 « Est-il bien nécessaire d'éveiller ces pauvres diables à la conscience ? » nous disait naguère un de nos collègues les plus distingués de Bicêtre » (Dechambre, t. 51, p. 526).

loppement de ces phénomènes morbides étant identique, nous sommes amenés à les ranger ici sous le même titre [...] » (Dechambre, t. 25, p. 146-147).

La réduction à de l'organique pur, avec une causalité toute physique, permet d'ailleurs d'envisager une prophylaxie (filtrage de l'eau, etc.), et même des traitements, dont l'iode, efficaces si la conscience n'est pas encore trop effacée. Cette réduction permet d'installer le crétin comme *malade*, et non plus comme *monstre* ²⁶.

J'ai laissé filer les choses, et nous avons vu l'*idiot* et le *crétin* se distinguer. Mais où est le *cagot* ? Qu'est-il devenu ? Et surtout, qu'est ce que c'est que cet homme sauvage, qui apparaît encore chez Esquirol ? Nous l'avons vu citer le nom d'Itard.

Itard, l'honneur de la médecine

C'est dans le problème de ce que j'appelle l'exclusion de l'*idiot* qu'intervient l'enfant « sauvage » de l'Aveyron. C'est l'institution, en l'espèce le ministre de l'Intérieur Lucien Bonaparte, qui confie un enfant « sauvage », enlevé dans les forêts de l'Aveyron, au citoyen (ci-devant abbé) Sicard, instituteur en chef de l'Institut des Jeunes Sourds ; celui-là confie l'enfant au jeune médecin Itard. Nous sommes en 1800. Cette histoire est bien connue de tous par le film de Truffaut.

Pinel a fait un rapport, que nous retransmet Itard.

Procédant d'abord par l'exposition des fonctions sensoriales du jeune sauvage, le citoyen Pinel nous présente ses sens réduits à l'état d'inertie, que cet infortuné se trouvait, sous ce rapport, bien inférieur à quelques animaux domestiques [...]. Passant ensuite à l'état des fonctions intellectuelles de cet enfant, l'auteur du rapport nous le présente incapable d'attention [...], dépourvu de mémoire, de jugement, et d'aptitude à l'imitation ; [...] toute son existence en un mot une vie purement animale [...] ²⁷.

Il serait intéressant de voir comment Pinel et Itard se fondant tous deux sur l'Analyse condillacienne, parviennent à des conclusions divergentes.

L'inné et l'acquis

Dans son *Avant-propos*, Itard écrit :

Jeté sur ce globe, sans forces physiques et sans idées innées, hors d'état d'obéir par lui-même aux lois constitutionnelles de son organisation, qui l'appellent au premier rang du système des êtres, l'homme ne peut trouver qu'au sein de la société la place éminente qui lui fut marquée dans la nature, et serait sans la civilisation, un des plus faibles et des moins intelligents des animaux [...].

L'enfant aveyronnais est une chance pour la philosophie et la médecine. L'enfant sur lequel, dit-il, il a obtenu quelques résultats, n'est point « comme on le croit généralement, un imbécile désespéré, mais un être intéressant, qui mérite, sous tous les

²⁶ Nous sommes en 1879.

²⁷ On pourra se reporter commodément à *Lieux de l'enfance. Il y a 150 ans l'Enfant sauvage, Itard inédit*, 14-15, numéro préparé par Alfred Brauner. Ce numéro republié, en effet, les rapports d'Itard, *De l'éducation d'un homme sauvage ou les premiers développements physiques et moraux du jeune sauvage de l'Aveyron* ; et *Rapport fait à son Excellence le Ministre de l'Intérieur, sur les nouveaux développements et l'état actuel du sauvage de l'Aveyron*.

rapports, l'attention des observateurs, et les soins particuliers qu'en fait prendre une administration éclairée et philanthropique » (Itard, [1801], p. 6).

Le *sauvage de l'Aveyron*, écrit Itard, était bien moins un adolescent imbécile, qu'un enfant de dix ou douze mois, et un enfant qui aurait contre lui des habitudes antisociales, une opiniâtre inattention, des organes peu flexibles, et une sensibilité accidentellement émoussée. Sous ce dernier point de vue, sa situation devenait un cas purement médical, et dont le traitement appartenait à la médecine morale, à cet art sublime créé en Angleterre par les Willis et les Crichton, et répandu nouvellement en France par les succès et les écrits du professeur Pinel (*ibid.*, p. 20-21).

Bourneville, à propos des deux rapports d'Itard, affirmera, en 1894, qu'ils constituent « un premier chapitre important de l'éducation des idiots »²⁸.

Je retiendrai les termes de la conclusion du rapport d'Itard au ministre :

[...] enfin, Monseigneur, sous quelque point de vue qu'on envisage cette longue expérience, soit qu'on la considère comme l'éducation méthodique d'un homme sauvage, soit qu'on se borne à la regarder comme le traitement physique et moral d'un de ces êtres disgraciés par la nature, rejetés par la société, et abandonnés par la médecine, les changements qui sont survenus, ceux qu'on peut espérer, la voix de l'humanité, l'intérêt qu'inspire un abandon aussi absolu et une destinée aussi bizarre, tout recommande ce jeune homme extraordinaire à l'attention des savants, à la sollicitude de nos administrateurs, et à la protection du gouvernement (*ibid.*, p. 85).

Mais cet homme sauvage n'a-t-il pas une origine plus lointaine ? D'où vient-il en effet ?

De Pauw

Dans les années 1760, un jeune philosophe (il n'avait pas trente ans), nous dirions maintenant peut-être un ethnologue, Cornelius de Pauw, publie ses *Recherches philosophiques sur les Américains, ou Mémoires intéressans pour servir à l'histoire de l'espèce humaine*²⁹. Il allait bientôt rejoindre les Encyclopédistes, pour qui il écrivit plusieurs articles, dans les *Suppléments de l'Encyclopédie*.

Dans ces *Recherches*, on tombe sur une association à première vue hétéroclite : on rencontre en effet, mêlés, les Blafard, Nègre blanc, Albinos, Orang-Outang ou Pongo, Crétin du Valais et, personnage que nous n'avons pas encore vu mais qui a sa place nécessaire dans l'énumération, l'Hermaphrodite (de Pauw, t. 2, p. 21).

Qu'est-ce qui fait, en effet, le lien entre ces êtres ? C'est la notion de mixité qu'ils posent, — ce sont en effet, de quelque façon, des êtres mixtes —, et la question de savoir où placer la limite.

À propos de l'orang-outang, de Pauw écrit :

[i]l est plus facile de décrire cette singulière créature que de la définir : sa structure interne et externe, ses habitudes, son génie, prouvent sans réplique que ce n'est pas un singe. Est-ce donc un homme moins parfait, moins achevé, d'un ordre secondaire, et placé au deuxième rang dans l'universalité des êtres vivifiés ? (*ibid.*, t. 2, p. 75).

28 Cité par Didier-Jacques Duché, dans *Lieux de l'enfance*, *op. cit.*, p. 12-13.

29 Première éd. : 1768. Je citerai dans la réédition de Paris, t. 2, An III [1794].

Il cite Buffon : « J'ai vu, dit Buffon, l'Orang présenter sa main pour reconduire les gens qui venaient le visiter, se promener gravement avec eux, etc. » (*ibid.*, t. 2, p. 74)³⁰.

Dans cette énumération, il manquait le *fou*. Qu'on se rassure, l'y voici. C'est Linné qui distingue deux espèces d'hommes : le diurne et le nocturne (Linné, t. 1, p. 33).

Le genre humain est composé de deux sortes d'hommes ; celui du *jour*, qui est sage, prudent, et celui de la *nuît*, qui est fou, sauvage et troglodyte ; c'est l'Orang-Outang de Bontius. Il a le corps blafard, une fois plus petit que le nôtre [...] il porte ses paupières rabattues par devant, ainsi que sa *membrane clignotante*, [...] il vit 25 ans, est aveugle de jour [...] il s' imagine que la terre a été créée pour lui ; il croit qu'il en a été jadis le maître, et qu'il l'envahira une seconde fois, quand le moment de cette étonnante révolution sera arrivé (de Pauw, t. 2, p. 85-86).

C'est ainsi que traduit de Pauw, qui conclut :

Dire que l'Orang-Outang est *fou*, et vouloir prouver par là que c'est un homme, c'est une idée si singulière, si originale, qu'elle n'a pu tomber dans l'esprit que d'un professeur d'Upsal, qui voit toute la nature dans une petite ville de la Suède (*ibid.*, t. 2, p. 89).

C'est l'Orang-Outang de Bontius, avons-nous dit. Jacques Bontius, en effet, né à Leyde, et qui partit pour les Grandes Indes en 1627, et habita longtemps à Java, en qualité de premier chirurgien du Gouvernement de Batavia et de la Compagnie Hollandaise des Indes, est l'auteur de l'ouvrage *De Medicina Indorum, libri quattuor* (Leyde, 1642) où il décrit l'« Ourang Outang dictus [...]. Uti femella sylvestris, faciem manibus tegens, ubertim lachrymans, gemitis ciens & cæteros humanos actus, præter loquelam exprimens »³¹.

Mais celui qui a fait le plus pour la question du Pongo ou de l'Orang-Outang, c'est évidemment le grand médecin hollandais Tulp, ou Tulpius, de son nom latin, l'auteur de ce livre très lu que sont les *Observationes medicæ*³². Tout le monde connaît l'apparence de Tulp ; c'est lui le médecin démonstrateur de la *Leçon d'anatomie* de Rembrandt³³.

Dès son origine, ce que j'appelle la « pensée médicale » envisage un large champ. Se pose, d'ailleurs, la question des limites de cette *pensée médicale*. Si l'on s'interroge, en effet, sur le *champ* de l'histoire de la médecine, il faut aussi se poser des questions sur le *champ* de la médecine elle-même ; de ce qui constitue les limites de la pensée médicale. Et c'est un problème fécond. La médecine s'est elle-même interrogée sur ses frontières³⁴.

30 Cela correspond à *Histoire naturelle, générale et particulière*, t. 14, p. 53. Cela pose, au passage, la question de l'existence d'hommes inférieurs et de l'esclavage, que de Pauw critique énergiquement.

31 Voir *De Medicina Indorum, libri quattuor*, c. 32.

32 La première édition est de 1641, en trois livres. Suivent les éditions de 1652, 1672 (en quatre livres), 1716, 1739, ... « Consul Amstolemdamensis, insignis clinicus [...] » écrit Haller (*Bibliotheca medicinae practicae*, t. 2, p. 666). L'édition que j'étudie est celle de 1672 : Nicolas Tulp, *Observationes medicæ*, Amsterdam, Daniel Elzevier, 1672 (nouvelle édition).

33 Tulp n'est pas n'importe qui (*insignis clinicus*, dit de lui Haller). On pourra se reporter à mon article « les Observations du Docteur Tulp ».

34 C'est dans cette perspective que j'ai étudié jadis l'illustration de la page de titre, dont la puissance allégorique me semble importante. Dans les figures qu'elle présente, je me contenterai là de considérer la quatrième et dernière figure, au bas de la page, symétrique de l'homme valétudinaire, le *satyrus indicus*. Il a la même position, mais inversée, que celle qui le représente à la page 271 : *Homo sylvestris, Orang-outang*.

Bien que cela sorte du champ de la médecine (*forum medicum*), écrit-il, Tulp veut parler du *Satyros Indicus*, rapporté, à ce qu'il se rappelle, d'Angola et donné au Prince d'Orange Frédéric-Henri³⁵. Il y consacre un long développement. Ce *satyre* est un quadrupède ; mais, à cause de son aspect humain, il est appelé par les Indiens *orang-outang*.

Sa taille, celle d'un enfant de trois ans ; son embonpoint, celui d'un enfant de six ans. Son corps n'était ni obèse, ni gracile, mais carré (*quadratus*) ; pourtant très habile et très agile [...]. Glabre partout sur le devant ; mais poilu par derrière [...] ; sa face ressemblait à celle d'un homme ; mais son nez camard et crochu le faisait ressembler à une vieille femme ridée et édentée. Ses oreilles ne différaient en rien de la forme humaine ; comme la poitrine ; ornée de deux mamelles gonflées (il était en effet de sexe féminin) ; son ventre avait un ombilic plus profond ; ses membres, tant supérieurs qu'inférieurs, avaient une exacte ressemblance avec ceux d'un homme ; si bien qu'on aurait vu difficilement un œuf plus semblable à un œuf (Tulp, p. 270 ; je traduis).

Pour boire, il savait prendre une coupe par l'anse, la vidant avec la délicatesse d'un homme de cour. Même dextérité pour s'étendre sur une couche, se couvrir pour s'endormir. On aurait dit l'homme le plus raffiné. Ces êtres sont portés sur le sexe ; ce qu'ils ont de commun avec les Satyres libidineux des Anciens. Les femmes de l'Inde évitent les bois et les endroits sauvages où vivent ces animaux impudiques, *impudica hæc animalia*.

Voici tout ce qu'on peut rapporter avec une extrême vérité sur ce Satyre : ainsi rien n'est plus vraisemblable que le Satyre des Anciens ait été décrit à son image (*idem* ; je traduis)³⁶.

Les épithètes des Anciens, si on les examine avec scrupuleuse attention, on verra qu'elles ne s'éloignent pas de la vérité. On trouve, encore maintenant cet animal lascif dans les montagnes orientales de l'Inde ; aussi en Afrique, entre la Sierra Leone et le promontoire où se trouvent peut-être ces lieux dont parle Pline (V, 5), *qui brillent des feux abondants des Égipans et Satyres* livrés à la débauche. Il vit volontiers dans des endroits reculés et rocheux ; il fuit le confort humain..., *fugit humana confortia* (Tulp, p. 274).

Mais celui-là n'a pas de sabot ; il n'a pas de cornes au front ; son corps n'est pas non plus rempli de poils ; il en a seulement à la tête, aux bras et sur le dos. Le reste est glabre ; ses oreilles ne sont pas non plus pointues, comme l'a imaginé par erreur Horace ; mais elles ont des sinuosités et, pour le dire d'un mot, sont tout à fait humaines. « En somme, ou bien il n'est dans la nature aucun Satyre ; ou s'il en est un, ce sera sans aucun doute cet animal qui est représenté par nous sur cette planche » (*idem*)³⁷.

35 Stathouder des Provinces-Unies (1584-1647).

36 Bien que le Satyre de saint Jérôme, écrit Tulp, diffère quelque peu de ces remarques, il se rencontre pourtant avec les imaginations des poètes. Il y avait, dit-il, un homme au nez crochu, le front hérissé de cornes, dont l'extrémité du corps se terminait en pieds de chèvre. Pour rendre de manière plus claire cet aspect, les poètes appellent leurs Satyres lascifs, impudiques, biformes, bicornus, et, parfois, divinités pétulantes des bois.

37 « In summa, vel nullus est in rerum natura Satyrus ; vel si quis est, erit procul dubio illud animal, quod in tabella, hic a nobis depictum » (Tulp, p. 274). Peut-être, dit Tulp, Pline a-t-il entrepris sa description. Mais peut-être les ingénieuses fictions des poètes, remplies d'attraits magiques (circéens)..., l'ont-elles empêché de la mener à bien ? Et il s'est démené pour laisser à la postérité, avec le plus de vérité possible, son Satyre. Mais on a dû servir la renommée, et ne pas trop s'éloigner de l'opinion invétérée, non plus que de ses fables imaginées par les poètes. La mise au jour de ce Satyre des Indes, amenant de la lumière, dispersera peut-être leur épaisse fumée. Attention pourtant à ne pas comprendre sous ce terme indistinct les noms des Pans, Égipans, Faunes et Sylvains ; il se peut que πᾶν, αἰγίπᾶν et Faune puissent se confondre, mais le Sylvain se distingue d'eux, et de tous ceux-là, le Satyre ;

Ce texte a une histoire. Il est l'occasion, notamment, d'une longue note de Rousseau dans le *Discours sur l'origine de l'inégalité*³⁸, note que cite d'ailleurs de Pauw (de Pauw, p. 77). Rousseau parle de la *perfectibilité* humaine et écrit :

L'Homme sauvage, livré par la Nature au seul instinct, ou plutôt dédommagé de celui qui lui manque peut-être, par des facultés capables d'y suppléer d'abord, et de l'élever ensuite fort au-dessus de celle-là, commencera donc par les fonctions purement animales (Rousseau, vol. III, p. 142-143).

C'est là que prend cette très longue note X.

Toutes ces observations, écrit Rousseau, sur les variétés que mille causes peuvent produire et ont produit en effet dans l'espèce humaine, me font douter si divers animaux semblables aux hommes, pris pour des bêtes sans beaucoup d'examen, ou à cause de quelques différences qu'ils remarquaient dans la conformation extérieure, ou seulement parce que ces animaux ne parlaient pas, ne seraient point en effet de véritables hommes sauvages, dont la race anciennement dispersée dans les bois n'avait eu l'occasion de développer aucune de ses facultés virtuelles, n'avait acquis aucun degré de perfection, et se trouvait encore dans l'état primitif de Nature (*ibid.*, vol. III, p. 208).

Et, comme exemple, Rousseau donne une longue citation de l'*Histoire générale des voyages* (t. 5, L. XIII, ch. 8, § 4, p. 87-89)³⁹. Puis il continue :

Dapper confirme que le royaume de Congo est plein de ces animaux qui portent aux Indes le nom d'Orang-Outang, c'est-à-dire habitants des bois [...]. Un de ces animaux fut transporté de Congo en Hollande et présenté au Prince d'Orange Frédéric-Henri (Rousseau, vol. III, p. 208).

Rousseau donne alors la traduction de tout le début de la description de Tulp, qu'il transcrit d'après Dapper⁴⁰.

On n'a pas fait, dit Rousseau, les expériences qui pussent montrer si l'Orang-Outang ou le Pongo peuvent se perfectionner, ce qui est la caractéristique de l'espèce humaine.

voir Virgile, *Géorgiques*, L. I, v. 17 et 20 : *Pan ovium custos...* et peu après : *Et teneram ab radice ferens Sylvane cupressum*. Au L. II, v. 493-494 : *Deos qui novit agrestes / Panaque, Sylvanumque senem, Nymphasque sorores*, et le L. I des *Métamorphoses* d'Ovide, v. 192-193 : *sunt rustica numina Fauni, / et Nymphæ Satyrique, & monticolæ Sylvani* ; et, L. I des *Fastes* : *Panes & in Venerem Satyrorum prona juvenus*.

38 *Sur l'origine de l'inégalité*, vol. III, p. 143 et p. 208, note X.

39 Rousseau l'avait copié de sa main dans un recueil de notes (voir la note X, p. 208).

40 Olfert Dapper, médecin et géographe hollandais, a repris le texte de Tulp, dans sa *Description de l'Afrique*, 1686, p. 365-366. Voici la version du passage que donne Rousseau : « Il était de la hauteur d'un enfant de trois ans et d'un embonpoint médiocre, mais carré et bien proportionné, fort agile et fort vif ; les jambes charnues et robustes, tout le devant du corps nu, mais le derrière couvert de poils noirs. À la première vue, son visage ressemblait à celui d'un homme, mais il avait le nez plat et recourbé ; ses oreilles étaient aussi celles de l'Espèce humaine ; son sein, car c'était une femelle, était potelé, son nombril enfoncé, ses épaules fort bien jointes, ses mains divisées en doigts et en pouces, ses mollets et ses talons gras et charnus. Il marchait souvent droit sur ses jambes, il était capable de lever et de porter des fardeaux assez lourds. Lorsqu'il voulait boire, il prenait d'une main le couvercle du pot, et tenait le fond de l'autre. Ensuite il s'essuyait gracieusement les lèvres. Il se couchait pour dormir, la tête sur un coussin, se couvrant avec tant d'adresse qu'on l'aurait pris pour un homme au lit. Les Nègres font d'étranges récits de cet animal. Ils assurent non seulement qu'il force les femmes et les filles, mais qu'il ose attaquer des hommes armés. En un mot, il y a beaucoup d'apparence que c'est le Satyre des Anciens » (Rousseau, vol. III, p. 210). Rousseau continue un peu la citation de Dapper : « Merolla ne parle peut-être que de ces animaux, lorsqu'il raconte que les Nègres prennent quelquefois dans leurs chasses des hommes et des femmes sauvages ».

Les jugements précipités, et qui ne sont point le fruit d'une raison éclairée, sont sujets à donner dans l'excès. *Nos voyageurs font sans façon des bêtes sous le nom de Pongos, de Mandrills, d'Orang-Outang, de ces mêmes êtres dont sous les formes de Satyres, de Faunes, de Silvains, les Anciens faisoient des divinités. Peut-être après des recherches plus exactes trouvera-t-on que ce sont des hommes (ibid., vol. III, p. 211 ; je souligne)* ⁴¹.

Je reviens à mon Tulpus.

Ses *observationes* sont d'un temps, ce XVII^e siècle, où la *curiositas* était le moteur de la connaissance du monde, cette curiosité qu'on pourrait définir comme un *étonnement actif*, c'est-à-dire qui doit provoquer la recherche et que la recherche doit provoquer ⁴². La question de la limite est alors essentielle, que ce soit la limite qui fonde l'être, ou celle qui constitue un être et fait qu'il est deux : *homme / animal*, comme l'homme sauvage ; *homme / femme*, comme l'hermaphrodite ; *homme / poisson*, comme le Triton ou la Sirène ; mais aussi *minéral / végétal*, comme « l'or végétal » ; *animal / minéral*, comme le crustacé ⁴³. De la même façon qu'il y a une nature intermédiaire entre la brute parfaite et la plante (Faber Lynceus), il y aurait une *mediam naturam inter plantas & mineralia*, des *Metallophyta*, selon l'expression de Bernard Cæsius ⁴⁴.

La terre mère, comme dit Pline toujours cité, n'est jamais en repos de gestation ni de création (Pline, L. II, ch. 63, § 3). Il n'y a pas de limites au *fœcundus Parens*.

Ainsi le Dr Bartholin, que Haller jugera plus tard d'une singulière crédulité, écrit-il un rapport à l'*Académie des Curieux de Nature*, au sujet d'une sirène danoise ⁴⁵.

Près du port de Copenhague, on vit cet été de 1669, une sirène. Beaucoup de spectateurs de bonne foi l'ont attesté. On n'est pas d'accord sur la couleur des cheveux ; les uns les disent rouges, les autres noirs. Tous parlent d'une face humaine imberbe, et d'une queue bifide qui est tout-à-fait différente de celle dont on peut voir certain os ⁴⁶.

Queue du genre de celle des phoques.

Scholion :

La mer possède une variété infinie d'animaux qu'on ne connaît pas encore. Beaucoup plus d'espèces que d'oiseaux ou d'animaux terrestres. Des formes variées ont été ajoutées par le Grand Architecte [...]. L'Océan nourrit des poissons volants ; il y a dans l'Océan grand nombre d'arbres et de fruits ; il y a des animaux analogues aux lions, vaches, chevaux, chiens, rhinocéros, bœufs, veaux ; et il y a des animaux (des vivants) semblables aux hommes (aux humains) ; de même que sur terre il y a des animaux de cette sorte, comme les singes ou les hommes sylvestres ⁴⁷. *Ourang Outang dictus [...] uti fœmella sylvestris, faciem manibus tegens, ubertim*

41 L'édition de 1782 a cette formulation, que je préfère : « que ce sont ni des bêtes ni des dieux, mais des hommes ».

42 Qu'on songe, par exemple à l'*Académie des Curieux de Nature*.

43 Voir Γαμμαρολογία, sive *gammarrorum, vulgo cancrorum consideratio physico-phibologico-historico-medico-chymica in qua præter gammarrorum singularem naturam, indolem & multivarium usum non minus reliquorum crustatorum instituitur tractatio ad normam collegii naturæ curiosorum, plurimis inventis secretioribus naturæ artique locupletata*, par Philip Jacob Sachs de Lewenheim, 1665.

44 Mort en 1630, auteur d'un ouvrage intitulé *Mineralogia*, Lyon, 1636.

45 Bartholin, victime d'une singulière disposition à la crédulité, « *vir facillimus in recepiendis historis et mire credulus* », a dit de lui Haller, n'a pas été exempt d'erreurs (Haller, t. 2, p. 653 sq.). À côté de ses livres d'anatomie, il a écrit sur la licorne et les monstres (*De Unicornu observationes novæ*, 1645 ; *De Monstris in natura et medicina*, 1645).

46 Voir *Miscellanea curiosa medico-physica [...]*, Annus primus, Observation XXIII, p. 85 sq.

47 Comme celui qui a été donné à Frédéric-Henri, prince d'Orange, qui a été décrit et dessiné par Tulpus (L. II, obs. 56, p. 275).

*lachrymans, gemitis ciens & cæteros humanos actus, præter loquelam exprimens, spectata a Jacob. Bontio*⁴⁸ (*De Medicina Indorum, libri quattuor*, c. 32).

Voilà de nouveau Bontius et son *homo* ou sa *femella sylvestris*.

Il faudrait parler longtemps de l'**hermaphrodite**. De Pauw, par exemple, parle longuement de ce qu'il appelle les hermaphrodites de Floride. Les hermaphrodites, dit-il, sont en général des filles « en qui les organes du sexe, en excédant les bornes ordinaires, se sont trop développés » (de Pauw, p. 110). Je cite toujours : « Cet épanchement désordonné des parties naturelles, occasionné par la chaleur du climat, relâche toutes les fibres » et « peut facilement entraîner des configurations bizarres qui semblent annoncer réellement une confusion des sexes » (*ibid.*, p. 107).

De Pauw, là aussi, renvoie à Tulpus⁴⁹ :

Les hermaphrodites, écrit-il, sont des monstres, lors même que l'on donne à ce terme la signification la plus absolue, parce qu'ils s'écartent de la configuration de leur espèce dans ses parties principales ; et l'on dit que c'est sous ce prétexte qu'on les étouffait à Rome [...] (*ibid.*, p. 116)⁵⁰.

Monstre. Le mot est jeté. Mais immédiatement intervient une réflexion qui doit nous intéresser. De Pauw parle en effet de l'hermaphrodite restauré par Bernin (*ibid.*, p. 120).

On peut douter qu'elle ait été copiée sur un sujet vivant, et qu'il y ait jamais eu un androgyne si bien réussi, si parfait dans la nature. Le statuaire, en voulant produire un composé voluptueux, si l'on peut parler de la sorte, aura travaillé d'imagination, en réunissant sous son ciseau des traits empruntés de ce que les deux sexes, dans la fleur de l'âge et dans la vigueur des passions, offrent de plus animé et de plus séduisant, quoique le bon goût, aussi sévère que le génie des artistes est hardi, n'autorise pas ces productions combinées, qui, malgré leur degré de perfection apparente, n'en sont pas moins des beautés monstrueuses (*ibid.*, p. 121)⁵¹.

Rencontre de l'Art et du Vivant, sur laquelle il y a tant à dire du point de vue de l'esthétique aussi bien que de l'éthique, et qui pose la question de savoir si les limites, quelles qu'elles soient, sont dans la nature ou dans l'imaginaire. Évidemment, pour nous, c'est l'imaginaire dont il faut se méfier et qu'il faut soigner. Il y a une prophylaxie de l'imaginaire, à laquelle, sans doute, l'histoire doit contribuer.

Mais prenons garde. Faisons attention au fait que l'histoire de la culture peut clore les problèmes, les enfouir et les laisser couvrir. Or il faut ouvrir. Je dirai, de manière bien entendu paradoxale, à première vue du moins, que lutter contre le racisme, c'est d'abord renverser l'ordre des bibliothèques.

48 Il cite Rufus pour le nom du *clitoris*, et bien sûr, Cælius Aurélien (*Maladies chroniques*, L. IV, ch. 9), (Tulp, p. 241). Voir la note 13 ci-dessus.

49 *Observationes*, L. III, p. 35. (*Tribas sive fricatrix*.)

50 « On ne saurait découvrir les sources de l'affreux préjugé qui a pu inspirer à un homme d'égorger son semblable, parce qu'il avait la colonne vertébrale faite en angle obtus ou le clitoris irrégulier, si l'on ne concevait que la nécessité a pu dicter de pareils décrets à des peuples sauvage [...] » (de Pauw, p. 116).

51 Allusion à Pline, L. VII.

Ma sœur la Sirène. Mon frère l'Orang-Outang

Nous avons vu, avec ces émerveillés du XVII^e siècle, mais nous pourrions aussi parler longtemps du XVI^e, la liberté que donne apparemment la limite avec ce que nous appellerions la poésie. Elle a l'avantage, cette limite avec laquelle on jouit plus ou moins, à laquelle on croit plus ou moins, de retarder la sanction de la définition, et donc de l'exclusion.

Le mythe donne à la pensée une certaine souplesse. Le mythe permet d'être libre, de chercher de manière tâtonnante et non « prévenue » les frontières, sans a priori, sans rigueur peut-être, mais sans raideur. La poésie est plus philosophique que l'histoire, disait Aristote. Il ne faut pas, évidemment, idéaliser ces époques du XVI^e ou XVII^e siècles qui furent aussi terribles. Que la sanction tombe, la sanction théologique par exemple, pour décréter que ces « sauvages ne sont pas des hommes » et voici les milliers d'Indiens massacrés, comme le rappelle de Pauw (*ibid.*, p. 267).

Je reviens tout de même à cette pensée que j'appellerai « mythique ». Serait-elle plus *tolérante* ? Reculons la limite. Redonnons place aux Satyres, Pans, Égipans. Ces Pans, Égipans, Faunes, Tityres et Silènes, dont parle encore de Pauw (*ibid.*, p. 97). Les Orangs sont aujourd'hui peu nombreux, dit-il,

ils paraissent avoir été plus répandus dans la haute Antiquité, où ils ont indubitablement donné lieu à la superstition d'imaginer les Satyres, les Silvains, les Pans, les Égipans, les Faunes, les Tityres et les Silènes, qui ne sont que des Orangs, tantôt embellis, tantôt défigurés par les idées des Mythologues, des Poètes, des Sculpteurs et des Peintres, qui n'ayant qu'un modèle imaginaire, ont varié à l'infini dans leurs représentations.

Et si nous changions un moment de perspective, et si nous inversions les choses... Essayons de restituer des droits aux Satyres et aux Silènes. Ce sont eux qui garantissent notre liberté et notre identité d'êtres humains, en reculant l'image de l'Autre. C'est un des rôles de la Poésie et de l'Art.

Pensons à un autre Satyre, Socrate, notre Satyre, le Silène, comme le décrit Alcibiade dans le *Banquet* de Platon (225 e) ; l'homme ambigu, l'homme qui est laid et beau, mais aussi le recto / verso de la folie et de la raison, comme je l'ai montré souvent. C'est aussi l'individu qui nous côtoie dans la cité d'Athènes *et qui est différent*. C'est celui qui fut jugé pour sa différence, et qui accepta la mort qu'on lui avait assignée. C'est lui l'emblème de la philosophie et le fondateur de l'Éthique.

Souvenons-nous de Rabelais, et du *Prologue de Gargantua* :

[t]el [Alcibiade] disait être Socrate⁵² : parce que le voyant au dehors, & l'estimant par l'extérieure apparence, n'en eussiez pas donné un coupeau d'oignon : tant laid il était de corps & ridicule en son maintien, le nez pointu, le regard d'un taureau, le visage d'un fol ; simple en mœurs, rustique en vêtements, pauvre de fortune, infortuné en femmes, inepte à tous offices de la république ; toujours riant, toujours buvant d'autant à un chacun, toujours se guabelant, toujours dissimulant son divin savoir ; mais ouvrant cette boîte, eussiez au dedans trouvé une céleste et impréciable drogue [...] (Rabelais, p. 83).

Dans un beau livre, *l'Éloge de Socrate*, Pierre Hadot montre bien le caractère ambigu de Socrate.

52 C'est-à-dire un Silène.

Socrate, écrit-il, apparaît comme un médiateur entre la norme idéale et la réalité humaine [...]. On s'attend à voir apparaître une figure harmonieuse, mêlant en de fines nuances les traits divins et les traits humains. Il n'en est rien. La figure de Socrate est déroutante, ambiguë, inquiétante (Hadot, p. 20).

Mais il ne faut pas attendre les Modernes, les lectures de Kierkegaard ou de Nietzsche, par exemple, pour voir apparaître cette ambiguïté de la figure de Socrate. Platon déjà lui faisait dire, dans le *Théétète* : « Eux qui ne savent point [...] disent que je suis tout à fait *atopique* (ἀτοπώτατος), et plonge les hommes dans la perplexité (ἀπορεῖν) ».

Lélut, un aliéniste du XIX^e siècle, dans un livre important ⁵³, osa démontrer par a+b, comme il le dit, que Socrate était fou, en se fondant sur l'épisode de Potidée, où Socrate resta un jour et une nuit immobile et les yeux ouverts, et sur la croyance que Socrate avait en son démon.

Jamais, à ma connaissance, le démon de Socrate n'a été entendu comme phénomène pathologique par les Anciens ; à moins que l'on ne pense que le pseudo-Aristote songeait à ce signe, quand il rangea Socrate parmi les *mélancoliques* dans le *Problème XXX*. On sait que ce fameux *Problème* pose la question de savoir pourquoi tous les hommes éminents en philosophie, politique, poésie, ou toute forme d'art sont évidemment des *mélancoliques* (953a 10). Parmi les modernes, l'auteur cite Empédocle, Platon, Socrate et beaucoup d'autres hommes bien connus (953a 29). Rien n'autorise à affirmer que c'est le démon, plus que Potidée ou que n'importe quel autre épisode qui soit envisagé, ou même concerné. Il faut simplement dire que c'est la première fois que Socrate est classé parmi des personnages ayant un naturel particulier (*mélancolique*) et donc susceptibles de tomber malades de *mélancolie*. C'est le premier texte où nous trouvons Socrate, avec d'autres personnages comme on le voit, considéré dans un contexte de pathologie sinon de psycho-pathologie ⁵⁴.

Mais on voit apparaître, chez Pline et chez Aulu Gelle, le visage angoissant, ou angoissé, le *verso* de la médaille de la sagesse, dans l'ambiguïté de la misanthropie et de la retraite au désert, qui peut être le signe soit de la *mélancolie*, soit de la sagesse, et qui fait l'objet, par exemple, des lettres du pseudo-Hippocrate et de Démocrite.

La folie de Socrate. Une telle question, en soi, n'a pas grand sens. Nous ne pouvons conclure rationnellement. Je me permettrai simplement ici une opinion personnelle. Notre ferveur va à la pensée socratique, et nous sommes heureux de cette faille dès l'origine de la pensée occidentale. Pour nous, c'est l'irruption de l'esprit et le gage de notre liberté. Nous serions inquiet par une pensée qui voudrait bannir, évacuer le démon de Socrate. Nous croyons au démon de Socrate. Nous pensons que toute pensée vraiment, profondément rationnelle, doit s'appliquer à sauver le démon de Socrate.

⁵³ *Le Démon de Socrate*, 1836. On pourra se reporter à mon article « Lélut et le démon de Socrate ».

⁵⁴ Pline, L. VII, § 79. « Socrate, célèbre par sa sagesse, montra toujours le même visage, sans plus de quiétude que de tristesse. Cette constance d'âme dégénère parfois en une certaine raideur, un aspect naturel farouche, dur et inflexible, qui exclut les passions humaines : ce sont ceux que nomment ἀπαθείς les Grecs, qui en connaissent beaucoup de ce genre et — chose étonnante — surtout chez les maîtres de sagesse comme Diogène le Cynique, Pyrrhon, Héraclite, Timon qui, même en arriva, lui, à haïr le genre humain tout entier. »

Dans le *décousu* d'Esquirol ou d'autres, comment ne pas voir des traces et des fossiles qu'il convient d'analyser ? C'est l'affaire de l'histoire de la culture, sinon l'on ne comprend pas que viennent ensemble le Pongo, l'idiot et le cagot, pour reprendre notre titre. On ne comprend pas non plus certaine permanence ; car enfin, comme on le voit dans les articles de la fin du XIX^e siècle, le *cagot* a quasiment disparu comme individu réel. Et je n'ai jamais rencontré de *collibert* ou de *colbert* dans cette Vendée dont le XIX^e siècle dit fréquentée. De nos jours, nous savons que l'orang-outang de Tulpius est en vérité un chimpanzé. Sommes-nous plus avancés, du point de vue de *l'imaginaire* ?

Nous avons vu vivre des ambiguïtés. La figure *satyrique, silénienne* de Socrate, doit nous engager à nous méfier des définitions et des sanctions trop rapides de la limite. Nous l'avons, notre fou, notre cagot, notre Silène. Il est à l'origine de notre philosophie. Et c'est lui qu'il faut penser, comme l'énigme de l'Autre.

Références

- AUDRAN, Girard, *les Proportions du corps humain mesurées sur les plus belles figures de l'Antiquité*, Paris, chez Girard Audran, graveur du Roy, 1683.
- BARTHOLIN, Jacques, « Observatio XXIII », dans *Miscellanea curiosa medico-physics Academiae Naturae Curiosorum*, Annus primus, 1679.
- BÉCHET (dir.), *Dictionnaire de médecine*, Paris, Béchét, 30 vol., 1832-1846.
- BONTIUS, Jacques, *De Medicina Indorum, libri quattuor*, Leyde, 1642.
- BRAUNER, Alfred (éd.), *Lieux de l'enfance. Il y a 150 ans l'Enfant sauvage, Itard inédit*, Toulouse, Privat, 14-15 (avril-septembre 1988).
- CÆSIUS, Bernard, *Mineralogia*, Lyon, 1636.
- CAMPER, Pierre, *Dissertation sur les variétés naturelles qui caractérisent la physionomie des hommes des divers climats et des différents âges*, Paris, Francart, 1792 (trad. de H. J. Jansen).
- — —, *Dissertation physique sur les différences que présentent les traits du visage [...]*, Utrecht, 1791 (trad. de D. B. Quatremère de Quincy).
- CASTEL, Robert, *le Psychanalisme. L'Ordre psychanalytique et le pouvoir*, Paris, Éditions de Minuit, 1976.
- DAPPER, Olfert, *Description de l'Afrique*, Amsterdam, 1686 (nouvelle éd.). Traduction française dans *Histoire générale des voyages*, Paris, 1748.
- DECHAMBRE, Amédée (dir.), *Dictionnaire encyclopédique des sciences médicales*, Paris, 100 vol., 1864-1889.
- DE PAUW, Cornelius, *Recherches philosophiques sur les Américains ou Mémoires intéressants pour servir à l'histoire de l'espèce humaine*, dans *Œuvres complètes*, Paris, 7 vol., An III [1794], t. 2.
- ESQUIROL, Jean Étienne Dominique, « De l'idiotie », dans *Des Maladies mentales*, Paris, t. 2, 1838.
- FODÉRE, François Emmanuel, *les Loix éclairées par les sciences physiques ou Traité de médecine légale et d'hygiène publique*, Paris, 3 vol., An VII [1798].
- — —, *Traité du goître et du crétinisme*, Paris, An VIII [1799].
- MICHEL, Francisque, *Histoire des races maudites de la France et de l'Espagne*, Paris, Franck, 2 t., 1847.
- HADOT, Pierre, *l'Éloge de Socrate*, Paris, Allia, 1998.
- HALLER, Albert von, *Bibliotheca medicinæ practicæ*, Bâle, 4 vol., 1774.
- — —, *De Monstris in natura et medicina*, Bâle, 1645.
- — —, *De Unicornu observationes novæ*, Padoue, 1645.
- ITARD, Jean-Marc Gaspard, *De l'éducation d'un homme sauvage ou les premiers Développements physiques et moraux du jeune sauvage de l'Aveyron*, Paris, Vendémiaire An X [1801].
- — —, *Rapport fait à son Excellence le Ministre de l'Intérieur, sur les nouveaux développements et l'état actuel du sauvage de l'Aveyron*, Paris, Institution Impériale des Sourds-Muets, 1807.
- LÉLUT, Louis-François, *le Démon de Socrate*, Paris, 1836.
- LINNÉ, Carl von, *Systemæ naturæ*, Holmiæ, 1736 (12^e éd. refondue).
- PIGEAUD, Jackie, *l'Art et le vivant*, Paris, Gallimard, 1995.
- — —, « Lélut et le démon de Socrate », dans *Littérature, médecine et société, la Possession*, 9 (1988), p. 7-51.
- — —, « les Observations du Docteur Tulp », dans *la Part de l'œil*, 11 (1995), p. 125-131.
- PINEL, Philippe, *Nosographie philosophique*, Paris, Crapelet, 2 vol., An VI-VIII [1798]. 3^e édition, Paris, 1807.
- — —, *Traité médico-philosophique sur l'aliénation mentale ou la Manie*, Paris, An VIII-IX [1800].
- — —, *Traité médico-philosophique sur l'aliénation mentale ou la Manie*, Paris, 1809.
- RABELAIS, François, « Prologue », dans *Gargantua*, Paris, Librairie Générale Française (La Bibliothèque classique), 1994.

- RAMOND DE CARBONNIÈRES, Louis-François-Élisabeth, *Observations faites dans les Pyrénées pour servir de suite à des observations sur les Alpes, insérées dans une traduction des lettres de W. Coxe, sur la Suisse*, Paris, 1789.
- ROUSSEAU, Jean-Jacques, *Sur l'origine de l'inégalité*, 1^{re} partie, Paris, Gallimard (Bibliothèque de la Pléiade), 1964, vol. III (éd. de B. Gagnebin et de M. Raymond).
- SACHS, Philip Jacob, Γαμμαρολογία, Francfort — Leipzig, 1665.
- SWAIN, GLADYS, *le Sujet de la folie*, Toulouse, Privat, 1977.
- TULP, Nicolas, *Observationes medicæ*, Amsterdam, 1672 (nouvelle éd.).
- VIREY, Julien-Joseph, *Histoire naturelle du genre humain*, Paris, 2 vol., 1800.
- — —, *l'Art de perfectionner l'homme*, Paris, 2 vol., 1808.
- — —, « Cagot », dans André-Joseph Panckoucke (dir.), *Dictionnaire des sciences médicales*, 1812, t. 3, p. 436-439.